autrement

Vita Sackville-West

Le Diable à Westease

autrement

Littératures - Roman

« Pourquoi avoir choisi Mr Gatacre comme victime ?
Je suppose que vous n'avez rien à lui reprocher ?
– En partie parce qu'il était petit, frêle, facile à endormir… Et je ne tenais pas à ce qu'il souffre. »

Westease, adorable village de la campagne anglaise, préservé des horreurs d'une guerre encore toute fraîche, est bien tranquille… trop, peut-être ?
Lorsque Roger Liddiard, jeune et brillant romancier, s'y arrête au volant de sa Jaguar, il en tombe amoureux et décide de s'y établir, non loin du Professeur, vieux gentleman solitaire, du peintre Wyldbore Ryan, et de Mary Gatacre, la fille du révérend.
Voici que Mr Gatacre est assassiné, sans raison ni indice évidents… Liddiard brûle de résoudre l'énigme. Sans savoir à quel point sa propre responsabilité pourrait être engagée.

Au-delà de sa proximité avec Virginia Woolf et le groupe de Bloomsbury, on ne cesse de redécouvrir **Vita Sackville-West** (1892-1962), à la fois romancière, poétesse et auteur de livres fameux sur l'art du jardin anglais. C'est sur les terres d'Agatha Christie que s'aventure *Le Diable à Westease* (1947), pour la première fois traduit en français.

Traduit de l'anglais par Micha Venaille.

Illustration de couverture :
© Corbis. All Rights Reserved.
Imprimé et broché en France

Conception graphique : Thomas Dimetto © Autrement

Le Diable à Westease

Collection Littératures créée par Henry Dougier

Ouvrage dirigé par Emmanuel Dazin

Première publication en langue anglaise sous le titre *The Devil at Westease*
© Vita Sackville-West, 1947

© Éditions Autrement, 2014.
www.autrement.com

VITA SACKVILLE-WEST

Le Diable à Westease

Traduit de l'anglais par Micha Venaille

Éditions Autrement **Littératures**

L'histoire racontée par Roger Liddiard…

J'ai la prétention d'être la personne idéale pour raconter les choses étranges qui se sont passées à Westease. Et ce, à plus d'un titre. D'abord, j'étais sur place dès le départ ; ensuite, je me suis intimement lié (comme on va le voir) à quelques-unes des personnes concernées ; enfin, je crois pouvoir dire en toute modestie que ma profession – romancier – me donne les moyens de bâtir un récit cohérent et de réaliser un portrait abouti de tous les héros de cette histoire. Lors de ma précédente incursion dans le domaine de la fiction, je ne me suis pas risqué à me lancer dans des aventures aussi rocambolesques, avec des héros aussi spéciaux. D'habitude, je suis plus sobre ! Mais cette fois-ci, je vais pouvoir me contenter de répéter ce dont j'ai été le témoin. Si certains lecteurs ne me croient pas, je n'en serai pas responsable, car je n'ai rien imaginé. Donc, je pressens que ma tâche sera facile. Ce récit devrait aller de soi, au fond, il ne me reste qu'à laisser courir ma plume…

C'est au début de l'année 1946 – en janvier, pour être exact – que je me suis installé à Westease. Après ma démobilisation de la Royal Air Force à l'automne 1945, j'avais passé quelque temps à ne rien faire, si ce n'est savourer cette liberté retrouvée. Et même si j'avais quelques projets précis en tête, je n'étais pas pressé de les mener à terme. En fait, je me sentais dans une position un peu spéciale : un jeune homme sans aucune attache personnelle ni financière. Un père mort, une mère remariée – heureuse. Ni frère ni sœur. Personne à ma charge. Mon père m'avait légué un petit héritage et, surtout, le succès assez extravagant de mon livre (alors que j'avais vingt-quatre ans !) avait non seulement enrichi mon compte en banque de confortables droits d'auteur, mais il incarnait la promesse d'une sorte de mine d'or à la pointe de mon stylo. Il ne me restait qu'à l'exploiter.

Je gardais la tête froide, mais ne pouvais m'empêcher de penser que j'avais trouvé le *knack* pour capter un public. Ce lectorat qui n'est pas volage, du moins dans ses goûts littéraires. Et qui apprécie qu'on lui resserve à l'infini le plat qu'il a trouvé savoureux. Tous mes amis du monde de l'édition me l'avaient garanti et les propositions des éditeurs pour des publications à venir m'ont confirmé que c'était vrai.

Naturellement, je n'avais pas écrit une ligne de toute la guerre, mais je crois qu'il ne s'était pas passé une journée sans que je songe à mes lecteurs. Au fond, je les considérais un peu comme un chien fidèle pour qui j'aurais mis de côté des os à moelle pendant qu'il attendrait sagement mon retour.

J'avais donc décidé de prendre quatre mois de vraies vacances avant de m'installer définitivement dans un lieu encore indéfini. Quelque part. Comme je ne souhaitais pas consacrer tout mon temps à l'écriture, je me voyais habiter une ferme, pour trouver d'autres centres d'intérêt, mais d'abord pour le bon air, pour l'espace.

Les grandes villes ne m'avaient jamais inspiré ; enfant, j'avais été contraint de vivre dans la partie la plus industrielle des Midlands jusqu'à la mort de mon père, ce qui m'avait fait les associer pour toujours à des tramways grinçants, un ciel obscurci par une épaisse couche de brouillard masquant le soleil. Je ressentais un besoin absolu de campagne, la vraie campagne, ce qui signifiait voir arriver le printemps, pousser la verdure et entendre couler les ruisseaux. Tout simplement.

Mon rêve : ma petite ferme avec de la fumée s'échappant de la cheminée, mon foin stocké dans la grange, mes vaches passant la barrière à la nuit tombée ; une vaste pièce principale avec mes livres, un grand bureau, mon piano. Le tout en désordre, *mon* désordre.

Cela ne représente pas une vie bien excitante pour un homme encore jeune ? Possible. Mais pour l'excitation, j'avais eu mon compte au cours de mes six années de service dans les forces aériennes.

J'ai découvert Westease presque par accident. Ma seule folie en temps de guerre avait consisté à acheter une Jaguar d'occasion, et comme le gouvernement avait eu la générosité de fournir de l'essence aux officiers en permission et que je n'en avais pas profité jusque-là, il m'en restait suffisamment

pour parcourir la campagne anglaise avec ma bête de course. La Jaguar était à Bristol et, en allant la chercher là-bas, je me suis retrouvé directement dans la région que je souhaitais explorer – c'était autant d'économisé.

Un vrai bonheur de partir à l'aventure sur les routes du Gloucestershire, du Somerset et du Dorset ! Je l'emmenais parfois sur les voies principales, où je lui lâchais la bride, sombre carrosserie élancée rasant le sol, mais le reste du temps je m'en tenais aux chemins de traverse, savourant la tiédeur de l'été finissant, essayant d'oublier… Oublier… Il y avait tant de choses sur lesquelles tirer un trait. Si j'avais une chance d'y arriver, c'était là, sur ces voies désertes et somnolentes, perdu au milieu des champs, des prairies, des villages à l'écart du monde.

C'est à cette occasion que j'ai repéré Westease.

Curieusement, ce village n'est pas connu, alors qu'il est peut-être le plus charmant de tous dans une région où il n'en manque pourtant pas. On dirait qu'on n'a jamais cherché à y attirer le moindre touriste. La preuve : l'unique auberge, curieusement baptisée *Le Prince sans tête*, ne compte que deux chambres ; un seul salon de thé, pas très vaste, aucun transport à moins de cinq kilomètres. En plus, je doute fort qu'un bus puisse rouler dans ces chemins creux – une bicyclette à la rigueur –, et les épines des roses sauvages qui poussent sur les haies érafleraient la carrosserie. De toute façon, il ne pourrait tourner ni freiner sur ces pentes raides, car il y a pas mal de collines ici, et Westease se trouve au sommet de l'une d'elles. Un village avec vue.

Je dois préciser que son nom m'avait plu. Il représentait tout ce à quoi j'aspirais, la solitude, une sorte de tendre somnolence, et la carte m'avait également indiqué la présence d'un torrent, le Rush. Il me semblait presque qu'il pouvait laver à grande eau les murs des maisons.

Je n'avais peut-être pas tort, car il n'existait en réalité qu'une rue principale et l'arrière des habitations donnait directement sur le lit de la rivière, seuls de minuscules jardins fleuris les séparaient de l'eau.

Rush. Ce petit torrent qui brillait sous mes yeux ce matin-là, joyeux, rapide, bondissant, portait aussi un nom lui allant à merveille. Et plus loin, des prairies humides bien vertes me laissaient supposer que cette terre était une bénédiction pour les agriculteurs ; elle me rappelait les riches pâturages que j'avais découverts dans le Romney Marsh. Comme là-bas, on y trouvait des canaux étroits, avec des fossés d'irrigation et des saules pleureurs alignés le long des berges.

J'ai compris tout de suite que j'avais trouvé ce dont j'avais besoin. Que j'étais *chez moi*.

En prime, une petite touche de fantaisie m'a intrigué. Presque rien, un objet peu commun qui se balançait au-dessus de ma tête. L'enseigne de l'auberge. Représentant le haut du corps d'un homme vêtu de velours bleu roi, mais sans visage. Ses mains tenaient un monocle vers ses yeux absents, une couronne flottait sur son invisible front. C'était assez décalé, inattendu, et ce qui m'a le plus frappé, c'est la qualité de la peinture. Certainement pas l'œuvre d'un barbouilleur. J'étais ravi. Je n'avais pas atterri dans un endroit ordinaire.

J'ai laissé la Jaguar devant la poste, et des gamins se sont aussitôt mis à tourner autour d'elle. Pas de problème, je pouvais avoir une chambre pour la nuit, m'a immédiatement répondu l'aubergiste, l'air interloqué, comme s'il entendait ce genre de demande pour la première fois de sa vie. Par la fenêtre du fond, j'apercevais la rivière et la vallée en contrebas des collines ; j'étais à la fois impatient de me lancer dans mes recherches et tenté de ralentir l'allure. Au fond, j'avais tout mon temps. Car je savais déjà que c'était là que j'allais passer le restant de ma vie.

Peut-être étais-je un pêcheur à la ligne, a suggéré adroitement l'aubergiste, soucieux de ne pas poser de question trop directe. Ou bien je peignais ? Il a ajouté : « On a déjà un peintre ici. Très doué. Enfin, c'est ce que j'entends dire. Il expose à Londres. » Il est allé chercher un carton d'invitation qui trônait sur la cheminée et me l'a montré fièrement : « Wyldbore Ryan, galerie Connaught, du 10 au 30 novembre. »

Je comprenais mieux, pour l'enseigne. Wyldbore Ryan était mondialement connu et bien sûr, l'aubergiste aimait se l'entendre confirmer. En revanche, j'étais un peu moins heureux à l'idée qu'il y avait déjà un artiste à Westease. Pourvu que cela n'amène pas toute une colonie de ses semblables. Insupportable. Mais le village ne donnait pas ce sentiment. Simplicité, authenticité, c'était le lieu idéal pour une âme romantique.

L'aubergiste m'ayant quand même un peu inquiété avec son peintre, j'ai cherché à savoir qui d'autre vivait là. « On

sent très vite qu'il n'y a pas trop de touristes ici. Que des gens du pays », ai-je commenté en souriant. Il devait craindre que je juge Westease peu propre à attirer grand monde, car il m'a immédiatement rassuré : il y avait « des gens bien. Mr Gatacre, au presbytère, miss Mary, sa fille, et surtout le Professeur, au manoir ».

Un professeur ! Dans cet endroit retiré ! Et professeur de quoi, d'ailleurs ? Mais je me suis vite rendu compte qu'il était stupide de ma part de m'étonner que l'on s'installe ici pour réfléchir, à l'abri du monde. Et qui sait s'il ne détesterait pas apprendre qu'un romancier connu avait l'intention d'envahir son royaume ? Il aurait le droit d'avoir la même réaction que la mienne lorsque j'avais appris la présence de Wyldbore Ryan ! Bon, il était certain que je ne serais pas un voisin encombrant. En outre, je souriais à l'idée que, pour lui, je n'étais peut-être pas un « romancier connu ». Qu'il n'avait sans doute jamais lu une seule critique ou la moindre annonce publicitaire me concernant (*La Quête*, par Roger Liddiard, 50 000 exemplaires) et que son calme olympien le mettait à l'abri de ce genre de vedettariat éphémère. Probable que s'il s'apercevait de ma présence et daignait s'informer sur moi, je ne serais pour lui qu'un ex-colonel venu ici cultiver ses terres. Et il ne souhaiterait qu'une chose : que ce nouveau venu ne le dérange pas dans ses recherches.

« Un professeur, au manoir ? »

L'hôtelier avait éveillé ma curiosité. Il possédait l'assurance enfantine des gens de la campagne, qui estiment que ce

qui leur paraît évident l'est aussi pour les autres. Le reste du monde n'existe pas.

« Oui, bien sûr, le Professeur. »

Comme s'il n'y avait rien à ajouter.

Je brûlais d'en apprendre un peu plus mais je devais y aller prudemment. « Vous savez, je suis un étranger ici. Donc je crains fort de ne pas comprendre de quel professeur il s'agit. Quel nom a-t-il ? » (Je m'adaptais plus ou moins consciemment à sa manière de parler.)

Il m'a regardé d'un drôle d'air, comme s'il me reprochait mon ignorance.

« Eh bien, le professeur Warren. Il vit au manoir. En haut du village. Un vieux gentleman. On peut le voir acheter des timbres à la poste ou des chocolats. C'est un bec sucré, pas comme Mr Ryan, qui veut toujours le cidre le plus sec possible. Mais sinon, on ne le croise pratiquement pas.

– Et de quoi est-il professeur ? »

Il a soupiré.

« Demandez à quelqu'un d'autre. Le jour où je me suis aventuré à lui poser la question, il m'a répondu qu'il était un numiste, ou quelque chose d'approchant, j'ai pas compris, et il a ri quand je l'ai prié de répéter, il a ajouté que ça n'avait aucune importance. Mrs Payne – sa gouvernante – raconte qu'il passe son temps dans son bureau, entouré d'un tas de vieux livres, de pièces de monnaie et de papiers.

– Il vit seul avec cette Mrs Payne ?

– Ouais. Bonne cuisinière d'ailleurs. Et ma fille Molly va l'aider deux heures le matin. Il interdit qu'on touche à ses

pièces ou qu'on enlève la poussière, et Mrs Payne a ordre de ne pas le déranger pour ses repas, qu'elle doit laisser sur un plateau devant la porte. »

Je commençais à me faire une idée du genre de personnage.

« Il a toujours vécu ici ?

– Depuis cinq ou six ans, oui, cinq. Le jeune Mr Athelney n'est jamais revenu de Dunkerque, vous savez, et il n'y avait pas d'héritier, juste un cousin éloigné qui n'en avait rien à faire, alors le manoir a été vendu aux enchères. Les Athelney le possédaient depuis cinq cents ans. Dommage qu'une telle famille disparaisse. Et en plus, le jeune Athelney était un gentil garçon, peut-être un peu trop porté sur la boisson. La guerre y est aussi pour quelque chose, sir.

– Vous n'en avez pas vu grand-chose, par ici, j'imagine ?

– Non », a-t-il répondu d'un ton insolent, l'air de dire : *Que la guerre essaie de s'approcher de Westease !* « Non, on l'a pas vue beaucoup – les routes sont trop étroites ici pour leurs convois. Il n'y a que Bristol ; et encore, pas tout près, ils n'avaient rien à bombarder de ce côté-ci. Mais nos jeunes sont partis, et pas mal ne sont jamais rentrés. Mr Ryan, il va nous dessiner un monument aux morts. Et vous, sir, l'avez-vous faite ?

– Un peu », ai-je dit à mi-voix, avec une pensée pour tous les villages allemands et français qui n'avaient pas été aussi chanceux que Westease.

« Donc, si je peux me permettre, sir, vous êtes démobilisé ?

– Oui. Dieu soit loué. Et maintenant, cher monsieur, je vous quitte pour faire un petit tour. » Et j'ai ajouté, en

essayant de prendre un ton dégagé : « Il y a peut-être d'autres fermes sur le point de passer sous le marteau, comme le manoir ?

– C'est drôle que vous me parliez de ça, sir. Le vieux Watson, du moulin, vient de mourir. Et justement, son fils était là hier soir, il racontait qu'il allait organiser une vente aux enchères. Ces jeunes, vous savez, la campagne ne leur dit rien. Ils ont la bougeotte et ne pensent qu'à une chose : la ville, la ville. Mais c'est un bon garçon, Bob Watson, solide, il va épouser ma Molly un de ces jours. Vous seriez peut-être intéressé par une ferme, sir ?

– Il y a pire comme projet, vous ne trouvez pas ?

– Si vous connaissez un peu le travail des champs, pourquoi pas ? La terre est bonne. Et avez-vous réfléchi à ce qu'il vous faudrait comme terrain ? »

J'avais déjà une idée précise. « Oh, pour commencer, de cinquante à soixante acres.

– Ça alors, le bon Dieu a dû vous entendre, il y a cinquante-cinq acres avec le moulin ! Vous pourriez aller y faire un tour ? »

Il m'a accompagné pour m'indiquer la direction et nous sommes restés un instant au soleil, devant la Jaguar, un peu incongrue en ces lieux. C'est là qu'une jeune fille est apparue, à cheval. Boucles brunes, pull jaune, ses longues jambes fines moulées dans des jodhpurs impeccablement coupés. À l'aise avec les rênes, beaucoup d'allure, gracieuse sur ses étriers. Elle a fait halte juste devant nous.

« Bonjour, Mr Sivewright. Je descends chercher une bière pour papa. » Puis elle s'est tournée vers moi et, pointant ma voiture de sa cravache : « C'est à vous ? »

J'étais un peu surpris. Pour moi, les Anglais – même les plus excentriques, quand on a la chance d'en fréquenter – ne prennent pas la parole sans s'être présentés. Mais j'ai répondu oui.

« Pas mal, comme voiture. Dommage qu'elle ne soit pas très bien entretenue. Les gamins qui écriront leur nom sur le capot poussiéreux risquent d'égratigner la peinture. Bon, je vous dis ça en passant, j'espère que vous ne m'en voudrez pas. »

Un coup sec sur les flancs de la bête et elle s'éloignait.

Même si j'avais deviné son identité, j'ai tout de même posé la question : « Qui est cette personne ?

– Miss Mary, la fille du pasteur. Elle sait y faire, ça c'est sûr. Conduit une voiture comme un homme.

– Il n'y a pas grand-chose de masculin chez elle, pourtant ! »

Il a suivi la frêle silhouette d'un regard attendri.

« Oh, mais elle sait se tenir, si c'est à ça que vous pensez. Une vraie perle. Je me demande ce qu'on ferait sans elle. Et sans son père.

– Il est veuf ?

– Ça vaudrait mieux », a-t-il commenté d'un ton plus grave.

En insistant, j'aurais sans doute pu en savoir davantage, mais j'ai préféré aller ranger la voiture – il n'y avait pas de

garage, ce qui n'était pas surprenant – et je me suis dirigé vers la rivière.

Je n'oublierai jamais ce matin-là. L'excitation de la découverte. Je ressuscitais. Je n'étais plus cet homme qui venait d'approcher le mal de près. Même si je n'étais pas un tendre, détruire des vies ne m'avait jamais laissé indifférent, comme la plupart de mes compagnons. J'avais toujours tremblé à l'instant de lâcher mes bombes sur les toits, me représentant leur sale travail de mort, au bout de la chaîne, tout en bas. C'était un des épisodes que je rêvais d'oublier et voilà que j'éprouvais soudain une sorte de sentiment du devoir accompli : il était possible que mon engagement ait protégé Westease, ce village resté intact dont je venais de faire la connaissance sous le soleil de ce mois d'octobre 1945 et qui allait m'aider à tirer un trait sur les horreurs de la guerre.

J'étais donc à la fois excité et serein. Au fond de moi, j'avais la conviction d'avoir rendez-vous ici. À moi de jouer. Peut-être le bon Dieu de l'aubergiste m'avait-il entendu ? Oui, j'y croyais. Et qui sait si la mort opportune du vieux Watson n'était pas un signe ? Il ne me restait rien d'autre à faire qu'à avancer sur le chemin qui s'ouvrait devant moi.

Une légère fumée bleue s'échappait des cheminées. J'imaginais que c'était l'heure où les chiens dormaient tranquillement sur leur pas de porte, profitant du soleil de midi. De la pierre grise typique de la région, les toitures de lauzes, à demi envahies de lichens, une architecture modeste et digne qui évoquait les siècles passés, où l'on considérait comme un devoir de doter de moulures et de pignons jusqu'aux plus

Du même auteur
aux Éditions Autrement

Infidélités, 2013.
Dark Island, 2011.
Paola, 2009.
Haute société, 2008.
Plus jamais d'invités !, 2007.
Toute passion abolie, 2005.

Achevé d'imprimer en novembre 2013 sur les presses de l'imprimerie Corlet
à Condé-sur-Noireau (Calvados), pour le compte des Éditions Autrement,
77, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75011 Paris.
Tél. : 01 44 73 80 00. Fax : 01 44 73 00 12.
N° d'édition : L.69ELFN000375.N001. ISBN : 978-2-7467-3855-3.
Dépôt légal : février 2014.
Imprimé en France.